Onna morâla

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 6

PDF erstellt am: **10.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-194791

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

sonay, de Grancy, de Senarclens, de Lachaux, de Gollion, de Vullierens étaient là, en robes claires, autour de la musique, parce que, le tantôt, on dansait sur l'herbe.

Mais comme elles étaient bichettes, ces paysannes de la campagne. Elles ne portaient pas ces magots de chapeaux que nos femmes mettent aujourd'hui et qui me boivent le sang avec leurs paquiets de rubans et de fleurs ; elles portaient ces gracieux chapeaux en paille de Florence, aux larges ailes, qui pliaient et retombaient un peu en avant sur leur joli minois.

C'est là qu'il y avait de bons partis, des filles de bonne maison, tonnerre !... Et pi, tu peux me croire, si j'avais voulu en avoir une, je n'avais qu'à dire un mot à son père, il ne me l'aurait pas refusée. Mais tu sais, quand on est jeune on se gêne, et puis plus tard on s'en répand.

Elle était à croquier, celle-là : des joues roses avec de jolis creux, un petit nez moyen !... Et pi bâtie !... cher ami !!

Tout ça m'était revenu à l'idée au tir fédéral de Lausanne, en 1876, quand mossieu Gerber — tu le connais bien — s'était donné tant de peine pour remonter une de ces musiques militaires d'autrefois, en rassemblant tous ces beaux instruments que les gros plumets avaient mis de côté. Ça m'avait fait si tellement plaisir que ça peut pas se dire...

— Yverdon !... Yverdon !...

— T'emballe si tout en causant ne nous voilà pas arrivés...

— Yverdon !... Par ici la sortie !....

(A suivre).

Onna morâla.

S'on sè plieint dè cein que bin dâi dzouvenès dzeins d'ora ne sont pas éléva coumeint dévetriont l'étrè, n'est soveint pas atant lâo fauta què cllia dâi dzeins rassis que lâo dussont bailli lo boun'exeimplio. Quand sont tot petits, ne font què dè déssuvi lo pére et la mére, et se lo pére et la mére sont dâi dzeins que ne font pas cein qu'on dussè férè, coumeint volliâi-vo que lè z'einfants lo fassont. N'est pas lo tot dè derè ; faut férè ! et y'a trâo dè dzeins, bin einteinchounâ, que porrionl derè : Fédè cein que dio, mà na pas cein que fé.

On gaillâ, que n'étâi portant pas 'na crouïe dzein, bramâvè on dzo son bouébo po cein que l'avâi de dâi meintès à sa mére.

— Attiuta ! se lâi fasâi, faut adé derè la vreta et rein que la vreta. Lè dzanliâo sont mau vus dè tot lo mondo, kâ ne sont que dâi bracaillons, dâi dzeins à quoui on ne sè pâopas fia. On coumeince pè derè dâi petites dzanliès que seimbliè que cein n'est rein dâo tot et on s'accoutemè à ein derè dâi grantès, Ora, veille-tè ! et se t'as lo malheu dè derè onco onna meinte à la mére, t'aré chaleu et tè trovéri, petit vâodâi !

Tandi que fasâi cé prédzo, vouaiquie cauquon que tapè à la porta dè que dévant. Adon lo pére s'einfatè dein lo pâilo derrâi et fâ à son bouébo :

— Va vâi vairè quoui l'est ; et se l'est lo cousin Sami, dis lâi que ne châi su pas, que su saillâi !

Onna farça.

Yenna dè stâo né passâ, que fasâi onna cramena dâo diable, dou farceu que saillesson de la pinta, contrè la miné, passâvont dévant tsi lo syndiquo que droumessâi coumeint on benhirâo dein son lhi, et sè peinsont dè lâi férè onna farça.

Ye vont tapâ à sa porta ein faseint on boucan dè la metsance. Lo syndiquo que crâi qu'on vint démandâ la permechon po senâ âo fû, châotè frou ein pantet et va ein grebolein âovri la fenétra.

— Lâi a-te dâo fû, se fâ ?

— Na, mà vo z'âi onna fenétra âoverta.

— Ah ! grand merci ; la quinna ?

— Cllia iô vo z'étès, repondont le dou farceu que traçont lavi ein ridzeint què dâi sorciers, tandi que lo pourro syndiquo sè reinfatè dézo lo lévet ein teimpéteint contrè clliâo tsaravoûtès.

Les Buffets

des bals de l'Elysée et de l'Hôtel-de-Ville, à Paris.

Dans les ministères, à la présidence de la République, les buffets sont gratuits et c'est la logique même qui l'exige. Les règles les plus élémentaires du savoir-vivre commandent en effet à un maître de maison d'éviter toute dépense à ceux qui lui font l'honneur de répondre à son invitation. A l'Elysée, le buffet est bien installé et abondamment servi. Il y a bien parfois un peu de presse, maïs chacun y met du sien et tout se passe, en définitive, fort décemment. Vers une heure du matin, on sert dans les appartements du premier étage un souper debout. Ici, le spectacle est moins réjouissant. A partir de minuit et demi, on voit se former devant la porte une queue qui rappelle à s'y méprendre les queues qui s'allongent vers cinq heures du matin à la porte des restaurants de nuit. C'est, au costume près, la même attitude passive, piteuse et résignée. Pourtant le souper s'achève sans désordre, parce qu'on a pris la précaution très sage de ne laisser approcher de la table élyséenne qu'une dizaine de personnes à la fois.

A l'Hôtel-de-Ville, ah ! c'est beaucoup plus compliqué, plus illogique et moins démocratique à la fois. En réalité, la municipalité parisienne a trois buffets auquel correspondent trois étages d'invités.

Il y a le buffet du conseil, très abondamment pourvu de sandwiches, de gâteaux, de glaces et de champagne. Plusieurs huissiers à chaîne en gardent sévèrement l'entrée. Mais leur sévérité de ferblanc plie comme un roseau devant tous les gens de la maison. Conseillers et employés y font entrer femmes, enfants, amis, membres des comités électoraux, hommes politiques, caillettes municipales, journalistes, électeurs influents, tous ceux enfin dont on a quelque chose à espérer ou à craindre.

Pour ceux qui, sans avoir de belles relations, aiment pourtant leu s aises et ne reculent pas à l'idée de payer cinquante centimes un verre de champagne, il y a le buffet payant. C'est bien toujours le conseil municipal qui offre, mais c'est l'invité qui paye. Je sais bien que c'est « pour les pauvres » et que vous pouvez aller au buffet gratuit si le cœur vous en dit. Mais cet impôt indirect sur les invités — à l'exception des plus huppés qui consomment à l'œil — n'en est pas moins contraire à l'idée qu'on se fait de toute invitation.

Il y a enfin le troisième buffet, qui est pour les invités de petite marque. Point de champagne, point de boissons capiteuses. Point de sandwiches, très peu de glaces, mais des gâteaux secs et, inversement, des sirops trop mouillés. Et c'est pour ces misères que les robes se fripent, les plastrons se froissent, les yeux s'allument, les bouches s'injurient et les pieds voient s'aplatir ce qui pouvait leur rester d'orteil. *(XIXe Siècle.)*

Un perroquet mal élevé. — Sous ce titre, le *Petit Parisien* nous raconte cette singulière histoire :

Une discussion fort vive s'élevait hier quai de Gesvre, devant la boutique d'un marchand d'oiseaux, entre la propriétaire de cet établissement et une dame âgée. Comme toutes les deux parlaient très vite et très haut, que la foule s'amassait et que le différend prenait les proportions d'un scandale, les gardiens de la paix intervinrent et invitèrent les deux adversaires, si elles ne pouvaient s'entendre, à terminer la querelle chez le commissaire de police.

Devant le magistrat, la dame âgée se porta plaignante contre la marchande d'oiseaux.

— Je n'aime, dit-elle, ni les chiens, ni les chats, ni les poissons rouges, ni les serins des Canaries, mais j'ai un faible pour les perroquets qui parlent.

Dernièrement j'ai fait marché avec madame pour un perroquet parlant, le